

préparatifs militaires auxquels se livre le Gouvernement Impérial, notamment dans le voisinage immédiate de la frontière française, prennent chaque jour une intensité et une accélération nouvelles. La France, résolue à faire jusqu'au bout tout ce qui dépendra d'elle pour maintenir la paix, s'est bornée jusqu'ici aux mesures de précaution les plus indispensables. Mais il ne semble pas que sa prudence et sa modération ralentissent les dispositions de l'Allemagne; loin de là. Nous sommes donc, peut-être, malgré la sagesse du Gouvernement de la République et le calme de l'opinion, à la veille des événements les plus redoutables.

De toutes les informations qui nous arrivent, il résulte que si l'Allemagne avait la certitude que le Gouvernement anglais n'interviendrait pas dans un conflit où la France serait engagée, la guerre serait inévitable, et qu'en revanche, si l'Allemagne avait la certitude que l'entente cordiale s'affirmerait, le cas échéant, jusque sur les champs de bataille, il y aurait les plus grandes chances pour que la paix ne fût pas troublée.

Sans doute nos accords militaires et navals laissent entière la liberté du Gouvernement de votre Majesté, et, dans les lettres échangées en 1912 entre Sir Edward Grey et M. Paul Cambon, l'Angleterre et la France se sont simplement engagées, l'une vis-à-vis l'autre, à causer entre elles en cas de tension européenne et à examiner ensemble s'il y avait lieu à une action commune. Mais le caractère d'intimité que le sentiment public a donné, dans les deux pays, à l'entente de l'Angleterre et de la France, la confiance avec laquelle nos deux Gouvernements n'ont cessé de travailler au maintien de la paix, les sympathies que votre Majesté a toujours témoignées à la France, m'autorisent à lui faire connaître, en toute franchise, mes impressions, qui sont celles du Gouvernement de la République et de la France entière.

C'est, je crois, du langage et de la conduite du Gouvernement anglais que dépendent désormais les dernières possibilités d'une solution pacifique.

Nous avons nous-mêmes, dès le début de la crise, recommandé à nos Alliés une modération, dont ils ne se sont pas départis. D'accord avec le Gouvernement Royal et conformément aux dernières suggestions de Sir E. Grey, nous continuerons à agir dans le même sens.

Mais si tous les efforts de conciliation partent du même côté, et si l'Allemagne et l'Autriche peuvent spéculer sur l'abstention de l'Angleterre, les exigences de l'Autriche demeureront inflexibles et un accord deviendra impossible entre la Russie et elle. J'ai la conviction profonde qu'à l'heure actuelle, plus l'Angleterre, la France et la Russie donneront une forte impression d'unité dans leur action diplomatique, plus il sera encore permis de compter sur la conservation de la paix.

Votre Majesté voudra bien excuser une démarche qui n'est inspirée que par le désir de voir l'équilibre européen définitivement affermi.

Je prie votre Majesté de croire à mes sentiments les plus cordiaux.

R. POINCARÉ.

[Translation.]

DEAR AND GREAT FRIEND,—

Paris, 31st July, 1914.

In the grave events through which Europe is passing, I feel bound to convey to Your Majesty the information which the Government of the Republic have received from Germany. The military preparations which are being undertaken by the Imperial Government, especially in the immediate neighbourhood of the French frontier, are being pushed forward every day with fresh vigour and speed. France, resolved to continue to the very end to do all that lies within her power to maintain peace, has, up to the present, confined herself solely to the most indispensable precautionary measures. But it does not appear that her prudence and moderation serve to check Germany's action; indeed, quite the reverse. We are, perhaps, then, in spite of the moderation of the Government of the Republic and the calm of public opinion, on the eve of the most terrible events.

From all the information which reaches us it would seem that war would be inevitable if Germany were convinced that the British Government would not intervene in a conflict in which France might be engaged; if, on the other hand, Germany were convinced that the *entente cordiale* would be affirmed, in case of need, even to the extent of taking the field side by side, there would be the greatest chance that peace would remain unbroken.

It is true that our military and naval arrangements leave complete liberty to Your Majesty's Government, and that, in the letters exchanged in 1912 between Sir Edward Grey and M. Paul Cambon, Great Britain and France entered into nothing more than a mutual agreement to consult one another in the event of European tension, and to examine in concert whether common action were advisable.

But the character of close friendship which public feeling has given in both countries to the *entente* between Great Britain and France, the confidence with which our two Governments have never ceased to work for the maintenance of peace, and the signs of sympathy which Your Majesty has ever shown to France, justify me in informing you quite frankly of my impressions, which are those of the Government of the Republic and of all France.

It is, I consider, on the language and the action of the British Government that henceforward the last chances of a peaceful settlement depend.

We, ourselves, from the initial stages of the crisis, have enjoined upon our Ally an attitude of moderation from which they have not swerved. In concert with Your Majesty's Government, and in conformity with Sir E. Grey's latest suggestions, we will continue to act on the same lines.

But if all efforts at conciliation emanate from one side, and if Germany and Austria can speculate on the abstention of Great Britain, Austria's demands will remain inflexible, and an agreement between her and Russia will become impossible. I am profoundly convinced that at the present moment the more Great Britain, France, and Russia can give a deep impression that they are united in their diplomatic action, the more possible will it be to count upon the preservation of peace.